

Le théâtre

Serge Merlin

Number 7, Summer 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55321ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Merlin, S. (1957). Le théâtre. *Vie des arts*, (7), 36–36.

SPECTACLES

LE THÉÂTRE

... IMPRESSIONS TACTILES ...

Le Chapeau de Paille d'Italie, une folie débridée pour acteurs, pièce haletante où le comédien s'emballerait s'il n'avait la mise en scène ferme de Jean Gascon. Le spectacle chevauche constamment la pièce par bonds, par saccades comme les films primitifs avant le fondu enchaîné qui sautait naïvement d'un aparté très fort, très grossi au public et reprenait le dialogue avec un air ingénu sans changer de plan, dans la même profondeur de champ.

Les mots sont là dans leur sens, l'acteur les porte; ils frappent, éclatent, le rire fuse mais l'acteur envoie aussi — impression délicate — comme une perspective double une deuxième trame qui nous donne dans notre rire un sourire en filigrane, léger, un peu attendri : celui que l'on a précisément dans les films comédies de Max Senett quand un effet se double de l'effet du jeu vieilli, énorme, absurde, suranné de l'acteur du temps... un Van Moppès qui aurait fait du dessin animé. Subtil, le gargarisme d'une chanson 1900 n'est auprès, que plaisir suave et mielleux. Guy Hoffman défonce son personnage; les traits bonhommes de ce visage buriné de bonté, la sonorité de sa voix en cascades, la couleur de ce timbre, tout est reflet cosmique d'une nature simple puissamment humaine, bien échassée dans une glèbe riche... riche... Raimu... le comédien vaut ce que l'homme vaut... Jovet.

Et Groulx, un cas ! Faire d'un handicap une des qualités dominantes du jeu, toute une finesse composée sur des tons qui s'écorchent dans un aigu caillouteux ! Sa voix fragile est une arme d'un comique insinuant irrésistible : on rit parfois simplement sur la rupture de rythme de deux tons. Gabriel Gascon, fol échevelé équivoque poussant très loin le geste et le ton des messieurs de la jaquette flottante... équilibre du "jusqu'ou on peut aller trop loin"... sous la dominante qu'il impose au public : la frivolité mondaine d'une époque d'ailleurs, d'un autre temps, détachée de nous comme une montgolfière...

Jean-Louis Roux, étonnant... je crie : "pouce, c'est pas le jeu." Il n'y a pas de coutures : tous les fils blancs gommés ! De la haute école.

Au théâtre de dix heures, un seul homme d'avant garde, un artiste qui ne se garde pas des dangers de l'aventure : Jacques Languirand. Il se permet le luxe de donner son théâtre comme Diaguilew à qui veut l'étonner : merci monsieur ! merci !

Mais à cette généreuse protection, ne répond qu'un théâtre qui n'a pour jeunesse que les titres de ses pièces et l'âge de ses acteurs. Les Bonnes — Godot... avant garde ? non... les pièces peut-être, pas le spectacle. On ne fait pas de l'avant-garde en se gardant de l'avant. Jouer Godot c'est se mettre à l'eau pour longtemps. Pointe extrême, fleur pure à l'orée d'une tendance d'art, blancheur filiforme à la cime du cancer d'une société torturée. Le but à atteindre c'était, sans doute, que bon nombre de spectateurs partent à l'entr'acte fous d'écoeurement devant

la vérité entrevue, ou empêtrés dans l'incompréhension et que les quelques qui restent viennent après le spectacle vous demander à vous, les saints, à vous les messagers de la fatalité du monde, si vous n'avez pas autre chose à leur conseiller que «d'attendre Godot». Même l'ennui devait être de qualité : la présence lourde de ceux qui «attendent», la qualité de l'ennui... nous aurions dû être gênés d'être en compagnie pour voir cette vérité humiliante de notre vie.

Les Bonnes... dommage, car Marthe Mercure est une flamme : pauvre petit être qui a taché ses mains de boue impériale, a laissé les bourgeons de ses nerfs modeler la peau de son visage blême de pythie des eaux de vaisselle, s'est laissé envahir par l'étrangeté effrayante... miracle dangereux, car il demeurait isolé... le spectacle était pensé en mélo. L'auteur demandait que la pièce soit interprétée par des hommes voulant pousser au comble du jeu. Y réfléchir et faire après, de l'avant-garde. Je parle d'ailleurs de l'esprit de ces deux spectacles, non des comédiens. Les Insolites, Edmée : deux bonnes productions. Vu, Hubert Loiseau qui possède la maîtrise; il se tient parfaitement en main, domine son jeu dans le mouvement avec une présence lucide anormale à son âge et qui pourrait étonnamment en imposer dans Becket et Brecht.

Au club d'essai : essais ! Mot difficile à maintenir au fronton de cette institution. Pour l'instant, il n'y a d'essai que celui des jeunes qui viennent "s'essayer". Vu là, Mlle Dyne Mousseau : une nature qui a la résonance d'une Casarès en plus nuancée et moins désespérée. C'est une bête de théâtre faite pour se briser tous les soirs au public.

La Tour Eiffel qui Tue, pièce d'un journaliste qui n'a pas le temps d'écrire, une course de reporter photographe : dans le prisme déformant de son appareil, Paul Buissonneau. Avec lui on voit, entre le grand diaphragme du cadre qu'il fixe au proscenium et les toiles qui défilent en fond, des cartes à jouer en maquillage et costumes qu'il a dessinées par taches et derrière lesquelles, il nous importe peu que se cachent des «comédiens»; ils sont matière de spectacle comme les colonnes Morrice assassines qui se promènent dangereusement dans la nuit bleue, comme la Tour Eiffel en ces formes accordéons qui s'amuse toutes seules à la prouesse poétique de se déguiser en Tour Eiffel, fiacre, table, cercueil, poussette ambulante... Tout ici joue, travaille au sens où une matière joue et travaille, c'est un spectacle de merveilleux, une féerie qui, pour prendre son envol dans notre confiance, sourit d'elle-même déléguant par le trou du souffleur une tête masquée qui parodie son propre ton et nous place d'emblée de son côté.

Buissonneau a joué un jeu très dangereux : jongler sur la corde raide du charme en envoyant une ocellade complice... Bravo ! Je crois où nous en étions de grâce, il pouvait rendu là, placer les deux amoureux de Peynet dans le cercle où parler faux devient un signe de détachement poétique.

Buissonneau... la poésie d'un troubadour, une malice qui fonce droit sur l'esprit de l'expression, une imagination torsadée en ficelles de marionnette, un vrai pitre condamné à la manie irrémédiable du jeu.

Serge Merlin